Les études arabes entre approche scientifique et attentes religieuses, ou comment distinguer ce qui est prévisible de ce qui l'est moins

Stéphane VALTER
Université de Lyon 2

Résumé : À partir d'observations de terrain (sans objet précis) menées pendant plusieurs années de pratique pédagogique, cette réflexion essaie de montrer que la pensée critique de beaucoup d'étudiants d'origine arabe et / ou musulmane, à l'Université, est souvent entravée, consciemment ou non, par des présupposés de nature religieuse lorsque des questions en rapport avec le sacré en islam sont abordées. En ce sens, alors que la pensée analytique ne doit être guidée que par la rigueur, les conclusions des acteurs suivent trop souvent une prévisibilité un peu désolante pour celui qui ne valorise que l'esprit critique.

Mots-clés : Arabe, islam, université, rationalité, critique

Abstract: This reflection, based on field observations (without any precise aim) conducted over several years of pedagogical practice, attempts to show that the critical thinking of many students of Arab and/or Muslim origin at the University is often hindered, consciously or not, by religious presuppositions when issues relating to the sacred in Islam are addressed. In this sense, while rigour should be the only guide of any analytical thinking, the actors' conclusions too often follow a predictability that is a little distressing for one who only values the critical mind.

Keywords: Arabic, Islam, university, rationality, criticism

Introduction

Cette réflexion essaiera d'appréhender les attentes des étudiants arabisants, dans le système français, selon des catégories construites à partir d'observations, qui seront enrichies d'analyses. Le cadre géographique de la réflexion est la France, mais il paraît raisonnable de supposer que les mêmes schémas mentaux que ceux dont nous allons traiter peuvent se retrouver dans beaucoup d'autres contextes culturels. La question à laquelle nous tenterons d'apporter quelques éléments de réponse est la suivante : dans l'enseignement de la langue et – surtout – de la civilisation arabes (les deux

enseignements étant très fortement liés – toute langue constituant le vecteur d'une culture – même si les deux cours sont distincts), dans quelle mesure la démarche scientifique (essentiellement pour l'étude de la civilisation, interconnectée à la culture-religion, mais aussi pour la langue quand les textes ont un contenu culturel, de surcroît en rapport avec le sacré) peut-elle s'opposer aux attentes identitaires (conscientes ou non) – et donc forcément religieuses, vu la nature des liens entre langue, culture, civilisation et religion (islam) – des apprenants ? (Il ne s'agit pas ici de présenter un groupe spécifique d'étudiants, étant donné que ces réflexions veulent conserver un caractère général, et que les attentes de tout le public universitaire d'origine arabo-musulmane possèdent très souvent de forts éléments de convergence).

1 L'enseignement universitaire peut-il répondre aux attentes des apprenants en arabe ?

Le cas de la langue arabe – et de la charge sémantique qu'elle véhicule – revêt en ce sens un aspect spécifique (que les spécialistes connaissent bien et que les intéressés perçoivent bien, *nolens volens*) qu'on n'observe peut-être pas pour d'autres langues, probablement moins connotées idéologiquement (mais ceci reste un point à approfondir) en raison de la stabilité lexicale et syntaxique de la langue (à travers les siècles), d'une histoire perçue comme spécifique et exceptionnelle, et du rôle omniprésent de l'islam[1]. En tout cas, sans pécher par excès de culturalisme, il semble bien que l'environnement mental de beaucoup de ceux qui s'intéressent à l'arabe (langue, civilisation, culture et religion) soit déterminé par leurs attentes (conscientes ou non) dans le domaine du sacré, lui-même lié à leur(s) propre(s) identité(s), plus généralement : identité globale, nationale, communautaire, familiale, personnelle. Contester cet aspect des choses relève du déni, de même que l'amplifier paraît une outrance. Cette réflexion ne vise donc qu'à poser des questions à partir de constatations.

L'enseignement de l'arabe – langue, civilisation, etc. – revêt souvent une complexité liée au parasitage du sacré[2]. Ceci semble vrai à tous les niveaux de l'enseignement, même si nous nous limiterons au cas du cursus universitaire, au sein duquel beaucoup d'étudiants viennent souvent avec des attentes religieuses, clairement exprimées ou non : désir prosélyte de prouver que l'islam est la meilleure religion, ou besoin de revenir vers une identité traditionnelle pour neutraliser les défis de la modernité. (De

[1] Si besoin était, on rappellera que la révélation coranique eut lieu en arabe, ce qui confère une sacralité certaine à cette langue, si tant est qu'une langue – en soi – puisse être considérée comme sacrée. (En exagérant, on pourrait même suggérer que Dieu est organiquement arabophone.) En ce sens, la modification des règles de la langue – classique – pourrait impliquer une altération de la pensée divine : la stabilité, voire la rigidité de la langue serait-elle liée à une certaine pétrification de la pensée ? Quoi qu'il en soit, ce que véhicule la langue arabe relève parfois, implicitement ou non, du sacré. Ce lien entre profane et sacré se rencontre également, bien sûr, quand on aborde l'histoire, la civilisation, etc., étant donné que la culture est islamique, donc forcément religieuse, à un degré ou à un autre. Tout ceci semble devoir être lié au fait que les exhortations menaçantes, dans le Coran, pousseraient l'homme à se sentir toujours en-deçà des ordres et attentes du Créateur.

[2] Dans quelle mesure la révélation coranique fixa le cadre linguistique – et cognitif – en imposant une normativité sacrée et contraignante (en grammaire, syntaxe, lexique, style et pensée), c'est là un point sur lequel il est difficile de se prononcer avec certitude. Si on suit Kant, Humbolt et leurs successeurs, on doit admettre que chaque système linguistique renvoie à des perceptions particulières de soi comme de l'Autre, et qu'en tant qu'expression et vecteur d'expériences passées, ce système propose des représentations spécifiques du monde aux générations futures. Rousseau parlait, lui, du langage comme représentant pleinement le pouvoir déformant de la culture.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

manière générale, d'ailleurs, un croyant peut-il faire une lecture non dogmatique, voire iconoclaste, du texte sacré et de la tradition prophétique, quelle que soit la religion en jeu ?) Pour leur part, les enseignants et chercheurs de l'Université oscillent schématiquement entre deux attitudes extrêmes : rejet de toute concession à l'omniprésence du sacré islamique lors de la démarche scientifique (et déconstruction de celui-ci), ou au contraire certaine tolérance et empathie (voire complaisance) pour la vision islamique de l'Histoire humaine.

À ces paramètres viennent se greffer des questions plus larges de société (sentiment de marginalisation socioculturelle chez certains étudiants *versus* besoin d'affirmation dans la différence, etc.) comme des enjeux idéologiques globaux (dynamiques nationalistes des pays d'origine des étudiants, prosélytisme conservateur, et même réactionnaire, de certains courants de l'islam, mondialisation des valeurs et problème de l'adaptation de telle ou telle culture islamique à des normes occidentales imposées, etc.). La question à laquelle nous allons tenter de réfléchir est donc complexe, et dépasse totalement les acteurs, qui nourrissent pour leur part eux-mêmes, à leurs niveaux, cette relation compliquée entre profane et sacré, science et identité, prévisible et imprévisible (le prévisible se manifeste d'ailleurs autant dans l'un des deux termes de ces binômes, et de même pour l'imprévisible).

En vertu de toutes ces données d'ordre socioculturel où, chez les acteurs, profane et sacré sont intrinsèquement liés, la question suivante doit être posée : peut-on enseigner le fait religieux – islamique – dans une perspective académique neutre, étant entendu que, d'un point de vue islamique, l'humainement possible dépend quasiment toujours de la volonté divine, que la logique humaine est en permanence subordonnée aux catégories cognitives imposées par la transcendance de Dieu, que le vraisemblable ne peut être que ce que le Ciel a décrété, et qu'il ne saurait y avoir de prévisible en dehors du cadre d'un devenir tracé par la révélation coranique. Pédagogie, apprentissage, analyse, spéculation, etc., sont donc en grande partie liés aux attentes des apprenants, voire au formatage de leur pensée, plus qu'aux hypothèses de la libre réflexion (Adonis 2010 : 73)[3]. En ce sens, parler de la lutte des contraires signifierait que la rationalité humaine – académique – tente ici de maîtriser un pensable *in fine* dominé par le sacré, qui s'évertue par essence à orienter en permanence l'irrationalité de l'Homme selon les desseins de la révélation, particulièrement dans son rapport à l'interprétation de la vie.

Si certains étudiants sont correctement préparés intellectuellement à aborder les faits islamiques comme un champ disciplinaire normal, d'autres le sont beaucoup moins, pour différentes raisons : influence du milieu familial notamment, ou lacunes d'un système scolaire qui ne leur a point fourni les outils conceptuels permettant d'analyser le fait religieux dans une optique ouverte tant à la pluralité qu'à la critique. On ajoutera que si l'enseignement de l'arabe (comme langue, et dans son lien inévitable à la culture, donc à la religion) n'est en rien, sous certains aspects, différe de celui d'autres langues et civilisations, il revêt, sous d'autres, une étrange complexité liée à des enjeux plus globaux de société : des réticences de nature exclusive (immigration,

[3] *Dixit* le grand poète syrien contemporain : « Je suis pour les questions… La plus grande force de l'homme ne consiste point à fournir une réponse, car la réponse est facile, mais sa valeur suprême réside dans le fait de poser des questions. »

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

terrorisme, sentiment de perte de repères), plus le parasitage du sacré, déjà évoqué. La présente réflexion, après avoir tenté un rapide état des lieux, essaiera de voir comment la pédagogie pourrait pousser à l'analyse scientifique, à la critique objective, à la cognition libérée des entraves idéologiques.

2 Présentation succincte des attentes des étudiants arabisants

Ceux qui apprennent la langue et la civilisation arabes par curiosité intellectuelle, en formation continue (assistantes sociales, etc.), initiale (étudiants sortis du lycée), ou comme retraités, ne se distinguent pas par des attentes imprévisibles particulières, étant donné que leur objectif est l'acquisition d'un savoir, *a priori* sans préjugés. Les motivations sont professionnelles (même avec un certain flou) ; culturelles, surtout pour ceux d'origines arabe, berbère, africaine, etc., ayant un lien familial et personnel avec l'islam ; intellectuelles également (découverte d'un monde à la fois proche et étranger). L'ouverture d'esprit de ces apprenants va en général de pair avec une réception assez neutre du contenu de l'enseignement.

D'autres voient en la maîtrise de la langue arabe et en la connaissance de la civilisation arabo-islamique un véritable atout professionnel. C'est surtout en master que l'on rencontre ces étudiants, particulièrement en commerce, marketing, etc. (avec une spécialité sur le monde arabo-islamique). Pour eux, il s'agit plutôt d'avoir une carte de plus dans leur formation que d'entretenir des attentes psychologiques et idéologiques quelconques.

Ceux qui suivent les cours de langue et de civilisation arabes par pur pragmatisme, c'est-à-dire en escomptant en tirer non pas tant un profit intellectuel qu'un simple bénéfice matériel (une bonne note pour en compenser des mauvaises ailleurs) n'entrent pas réellement dans le champ de la présente réflexion, si ce n'est qu'on peut s'interroger sur les ressorts de leur propension à l'autosatisfaction, qui se traduit trop souvent par absentéisme et / ou manque de travail. Dans ce cas, on peut avancer que la simple existence de l'imprévisible, chez eux, est une question qui ne se pose pas, et que la prévisibilité est réduite à son schéma le plus rudimentaire : l'inscription en arabe doit conférer des points, étant donné qu'ils vivent sur des acquis qu'ils estiment élevés, et des illusions qu'ils prennent pour des vérités. La faiblesse du questionnement induit, d'une certaine manière, que rien ne peut être imprévisible et que tout est tracé.

Une dernière catégorie, peut-être pas la plus nombreuse, est probablement la plus intéressante (pour la problématique prévisible / imprévisible) : à travers elle, on peut bien voir l'intrusion (déjà évoquée) du sacré dans une discipline académique. Il s'agit d'étudiants musulmans (et pratiquants), quelle que soit l'origine. On y trouve des étudiants scolarisés essentiellement en France, formés entre rationalisme / laïcité et conviction religieuse / présence du sacré. Pour ceux qui intègrent l'enseignement supérieur français après un baccalauréat étranger, les repères identitaires sont en général solides, malgré la nouvelle altérité culturelle. Quoi qu'il en soit, la gestion des contradictions entre identité d'origine (ou revendiquée) et milieu ambiant (occidental) permet, ou pas, le dialogue, la réflexion et l'argumentation, l'acceptation d'idées nouvelles, imprévisibles par nature, et la production d'énoncés tout autant peu prévisibles lors du processus d'acquisition. La capacité à accepter et à produire de l'imprévisible,

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

aux niveaux linguistique et conceptuel, dénote ainsi, ou non, le degré de créativité et d'émancipation intellectuelles.

Pour ceux ayant grandi en France, dans la recherche d'une identité particulière, imaginée et bâtie sur une représentation mythique et souvent exclusive de l'islam, le dilemme semble perpétuel et douloureux : s'intégrer dans une société laïque tout en vivant totalement un islam reconstruit. Outre le fait que certains se créent les causes de leur propre exclusion mentale (malgré, parfois, une discrimination réelle), ces étudiants arabisants, par leurs attentes et modes de pensée, ont un rapport spécifique au sacré, où tout semble devoir être prévisible.

Donnons quelques exemples des présupposés et tabous qui inhibent la libre réflexion. Premièrement, l'idée même que c'est l'homme qui aurait créé Dieu leur est iconoclaste (de Diéguez 1984). Ensuite, le Coran est perçu comme la pure parole divine (qui ne saurait être soumise à une lecture historique et contextualisée), et l'idée de la création humaine de la Parole, même sous possible impulsion divine, n'est pas acceptée : le Verbe ne peut être que Dieu[4]. Le Coran est alors compris comme incréé, immuable, atemporel, alors que le courant mu'tazilite classique avait proposé des thèses intéressantes sur cette question, opposées à la compréhension littérale et basées sur des hypothèses rationalisantes. Mais tout cet héritage spéculatif est oublié, et il semble presque hérétique de vouloir le revivifier.

Le Prophète est toujours perçu par la quasi-totalité de ces étudiants comme un modèle, surtout à travers la *sunna* (la Tradition prophétique, tardive et en partie apocryphe) alors qu'il n'en est rien dans le Coran (qui reste le texte primordial) dans lequel Muhammad ne jouit absolument pas de ce statut de fondateur de société idéale[5]. Quoi qu'il en soit, tout comportement relatif à la vêture, à l'alimentation, à la prière, etc., doit, pour beaucoup d'étudiants, imiter le Prophète, sans aucune prise en compte de la nécessaire et évidente relativité des codes sociaux. Ainsi, si certains ont le crâne presque rasé, ils oublient que le Prophète avait les cheveux qui lui recouvraient un peu les oreilles… On pourrait multiplier les exemples à l'envi en montrant de surcroît que la cohérence est parfois malaisée à établir entre des traditions apparemment contradictoires, et qu'il faut donc faire preuve de souplesse exégétique, ce qui n'est pas l'apanage de beaucoup d'étudiants. On devrait enfin percevoir aisément qu'aucune tenue actuelle soi-disant islamique ne ressemble vraiment à celles du temps du Prophète, sans même parler du fait que la vêture devrait finalement être périphérique à côté de la piété, domaine où l'imprévisible pourrait plus s'exprimer que dans la normativité.

Une question sensible est celle traitant du lien entre sexualité et sacré. Il est en effet difficile d'admettre, aujourd'hui, qu'un homme de plus de quarante ans puisse épouser une fillette d'environ huit ans… Sur ce point, pour éviter l'accusation de pédophilie,

[4]Certains penseurs nationalistes arabes croyaient que la langue arabe était la langue adamique et primordiale, la langue naturelle du genre humain. Telle était ainsi la thèse de Zakî al-Arsûzî (1899-1968), un philosophe, philologue, sociologue et historien syrien de tendance nationaliste arabe (lié au parti Ba'th), qui publia un livre sur ce sujet en 1943, dans la droite ligne des penseurs religieux qui affirment l'inimitabilité de la langue coranique, archétype divin d'un idiome humain qui doit suivre ses règles et ses normes.

[5] Mis à part, probablement, la sourate XXXIII, verset 21 : { [Croyants !,] vous avez, dans l'apôtre d'Allah, un bel exemple pour quiconque espère [en] Allah et au Dernier Jour et invoque Allah fréquemment.}

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

beaucoup des étudiants retiennent l'argument d'un contexte historique différent, qui aurait légitimement poussé le Prophète à épouser Aïcha, pubère précocement. Sur la taille de son gynécée (neuf épouses dans la synchronie, plus une ou deux concubines), certains y reconnaissent surtout une superpuissance sexuelle orientée dans un but noble (protection éclairée des femmes), alors que d'autres sont un peu gênés face à cette exubérance de la libido prophétique, semblant ainsi avoir quelque réticence à assumer la sexualité des Anciens, qu'ils idéalisent pourtant. La licéité du mariage d'un musulman avec une non-musulmane pose aussi parfois problème (malgré des versets permissifs et une pratique prophétique complaisante), mais toutefois bien moins que le contraire : l'hymen d'une musulmane avec un non-musulman est considéré comme totalement prohibé, bien qu'aucun texte clair ne soutienne cette thèse. Et le voile soi-disant islamique est un autre sujet sensible, lié à l'exposition publique de la sexualité féminine, sujet d'appréhensions enfouies dans l'inconscient (Valter 2006 : 249-317). Sur toutes ces questions, l'improvisation n'est pas de mise, et le cours de la pensée doit rester dans le sillon bien tracé.

3 Contradictions imprévisibles et apories prévisibles

Les étudiantes musulmanes, pour leur part, se trouvent face à leurs propres contradictions quand il est rappelé que l'homme a, selon le Coran, prééminence sur la femme[6], et que la polygamie ne peut être contestée. Elle n'est de surcroît nullement limitée par un impératif quelconque d'équité sentimentale à l'égard des différentes épouses : il s'agit juste, dans le Coran, d'un traitement équitable en termes économiques et sexuels[7], ce qui est difficile à admettre pour des étudiantes « féministes », fussent-elles musulmanes. Quant à l'accord prétendument indispensable d'une épouse pour que le mari en prenne une autre, beaucoup se complaisent à y voir un impératif divin alors que l'exemple du Prophète prouve totalement le contraire[8], et que ses compagnons n'avaient pas autant de prévenance pour la gent féminine. Concernant la possibilité d'avoir des esclaves, c'est une nouvelle contradiction à assumer pour les étudiants (surtout) noirs, qui se sentent diminués, et pour les filles qui ne peuvent admettre qu'un homme ait une (voire plusieurs) femme servile (une sorte de maîtresse totalement subjuguée) avec laquelle (ou lesquelles) le maître assouvit son animalité. Tous ont une forte tendance à proclamer en chœur que l'esclavage est condamné par l'islam, alors que le Coran est clair : bien traiter les esclaves et les affranchir est une œuvre pie, mais non obligatoire. Le cadre de la pensée, dans tous ces domaines, reste donc bien circonscrit…

D'autres points – importants – sont difficilement admis par beaucoup d'étudiants arabo-musulmans, qui font en ce sens preuve d'une prévisibilité intellectuelle dont l'esprit critique se satisfait difficilement : qu'il n'existe pas un islam vrai, ou authentique (et plus généralement que toute vérité est relative, surtout en sciences humaines)

[6] Sourate II, verset 228 : { […] Les hommes ont cependant sur elles une prééminence. […] }

[7] Par exemple, sourate IV, verset 3 : { […] si vous craignez de n'être pas équitables […]. } Et sourate XXXIII, verset 51 : {Tu remets à plus tard celle d'entre elles que tu veux ; tu donnes accès auprès de toi à celle que tu veux, ainsi qu'à celle que tu recherches parmi celles écartées par toi. […] }

[8] Au vu du *boycott* sexuel d'une partie de ses épouses, en fin de période médinoise, auquel il répondit par le *lock-out* avant que le Coran ne calmât les esprits en prohibant l'extension de son harem. Sourate XXXIII, verset 52 : {Il n'est point licite à toi [Prophète !, de prendre] encore [d'autres] femmes, en dehors de tes esclaves, ni de les changer contre [d'autres] épouses, fusses-tu ravi par leur beauté. […] }

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

(Zaidi 2011) ; que le chiisme (dans ses variétés) est tout autant véridique que le sunnisme (ou *vice versa*), lui-même pluriel[9] ; que l'islam n'est pas considéré par tout le monde comme le sceau des révélations[10]. D'autres points, non pas secondaires mais peut-être plus techniques, mènent souvent eux aussi à des positions peu nuancées, alors que la réflexion devrait bien sûr être équilibrée, à défaut d'être totalement imprévisible dans ses résultats (ce qui ne peut se concevoir étant donné la rigidité du cadre mental, fondé sur le sacré) : l'islam considère assez positivement judaïsme et christianisme[11], et particulièrement ce dernier[12] ; Jésus a *in fine* la prééminence sur Muhammad car il est le Verbe de Dieu[13] ; l'exégèse coranique est idéologique ; la Tradition (*sunna*) est en partie apocryphe, et de toute façon historiquement dépassée ; la dimension normative du Coran[14] devrait être moins fondamentale que son message humain ; etc. L'approche historique et philosophique des faits religieux essaie donc de faire passer un message, qui est de manière prévisible peu entendu.

Comment, sans malmener l'esprit critique, soutenir des vérités soi-disant immuables (à travers une interprétation littérale des textes scripturaires) alors que le bon sens pousse par nature à faire preuve de relativité (grâce aux interprétations allégoriques et symboliques) ? De toute façon, au sein d'un cadre universitaire, si la pensée doit être cohérente, dans le domaine des études arabes et islamiques (et particulièrement quand le sacré est abordé), ceci ne peut être qu'au terme d'explications rationnelles et convaincantes : une démarche scientifique aux présupposés prévisibles, avec des résultats par nature imprévisibles, *versus* des préjugés souvent imprévisibles d'un point de vue cartésien, mais aux conclusions très prévisibles.

Comment appréhender ces données avec plus de hauteur, dans une perspective plus large ? La pensée d'Aristote pourrait être utile dans le sens où il rappelle que les activités humaines se divisent en trois registres (Chatelet 1995 : 28-29).

1) Les activités théorétiques (comme la philosophie) qui ont pour fin la vision de ce qui est en vérité. Mais la vérité, que l'on ne peut saisir qu'après l'usage de la raison, coïncide-t-elle avec une conviction religieuse un peu étouffante, qui elle implique des constructions mentales *a priori*, des présupposés idéologiques et des attentes par trop prévisibles (Renan 1974 : 251-251) ?

2) La seconde catégorie aristotélicienne englobe les activités poïêtiques (comme la poésie ou l'art du cordonnier) qui ont pour fin la fabrication d'un objet (le poïêtique ayant dans cette mesure sa fin et son accomplissement hors de lui-même). Il est également douteux que ces activités puissent avoir un lien

[9] Voire plus quand on connaît la place privilégiée (mais certes pas exclusive) de Ali auprès du Prophète.

[10] Par exemple, sourate X, verset 38 / 37 : {Cette Prédication ne saurait être forgée en dehors d'Allah, mais elle est [venue] pour marquer la véracité des messages antérieurs et pour exposer l'Écriture […].}

[11] Par exemple, sourate VII, verset 159 : {Parmi le peuple de Moïse, il est une communauté qui se dirige [bien], grâce à la vérité et qui, grâce à elle, est dans le juste.}

[12] Par exemple, sourate V, verset 85 / 82 : { […] Tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par l'amitié, sont ceux qui disent : « Nous sommes chrétiens. » […] }

[13] Par exemple, sourate IV, verset 169 / 171 : { […] Le Messie, Jésus fils de Marie, est seulement l'apôtre d'Allah, Son Verbe jeté par Lui à Marie et un Esprit [émanant] de Lui. […] } Et sourate III, verset 43 / 49 : { […] Je guérirai le muet et le lépreux. Je ferai revivre les morts, avec la permission d'Allah. […] }

[14] De moins de 200 à un peu plus de 600, selon les estimations, sur les 6.236 versets du Coran, soit bien moins de 10%.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

quelconque avec des convictions religieuses exclusives, qui voient dans l'ensemble des actions humaines l'expression d'une volonté divine qui aurait tout prévu, en langue arabe s'entend. L'imprévisibilité de l'avenir aristotélicien de l'Homme ne semble donc pas correspondre au destin de l'*homo islamicus*, apparemment plus contraint dans ses choix et moins créatif dans ses conceptions.

3) La dernière catégorie distinguée par Aristote concerne les activités pratiques, telles que l'éthique ou la politique. Ces activités, qui visent à changer les relations que les hommes entretiennent entre eux, sont considérées comme pratiques dans le sens où cette identité suppose en soi une fin et un statut garantissant leur autonomie. Selon cette perspective, si l'on suppose que les époques modernes auraient trop souvent confondu poïêtique et pratique, par excès d'industrie, on doit en conclure que le politique aurait conséquemment perdu en lucidité. On pourrait semble-t-il en dire autant, mais pour des raisons différentes, de ceux dont l'univers mental est fortement contraint par des considérations liées au sacré.

Dans le cas présent, ceux qui considèrent que la religion islamique a apporté des réponses – exprimées en langue arabe, ainsi considérée peu ou prou comme un vecteur langagier quasi sacré – à toutes les questions, passées, présentes et à venir, tombent dans le même travers, par manque d'esprit critique. L'éthique a chez eux perdu son indépendance, et le politique n'a jamais pu obtenir la moindre autonomie.

On pourra, pour illustrer le propos, citer un grand penseur égyptien et musulman, cheikh de la très célèbre université religieuse d'al-Azhar, théologien et juge religieux, Ali Abd al-Raziq (1888-1966), dont voici quelques phrases éclairantes concernant le rapport des Arabes et des musulmans à la politique :

> Il est évident, dans l'histoire du mouvement scientifique chez les musulmans, que la part des sciences politiques fut, par rapport à d'autres sciences, très faible, et qu'elle eut peu d'impact. Nous ne leur connaissons, en politique, ni écrivain ni traducteur, de même que nous ne trouvons aucune recherche sur les systèmes de gouvernement ou les fondements de la politique, si ce n'est très peu de choses qui ne font pas le poids par rapport à leur activité scientifique dans d'autres domaines. Pourtant, beaucoup de facteurs auraient dû les pousser à une investigation précise en science politique étant donné que moult raisons devaient les préparer à y mener une réflexion approfondie[15]. (Cité dans Pérès 1989 : 123)

En guise de conclusion

Pour Aristote (Chatelet 1995 : 27-28), « la pleine réussite de l'homme dans sa pensée et son action suppose la constitution de discours (*logoï*) vrais, […] par la saisie des

[15] Voir aussi, du même auteur (Pérès 1989 : 124) : « Pourquoi demeurèrent-ils perplexes vis-à-vis de cette science et s'abstinrent-ils d'y mener des recherches, comme s'ils étaient accablés ? Pourquoi négligèrent-ils de considérer l'ouvrage de Platon, La république ? Et celui d'Aristote, La politique, alors qu'ils étaient admiratifs de son œuvre au point de l'appeler « le Premier Maître » ? Pourquoi se satisfirent-ils de laisser les musulmans dans une ignorance crasse à propos des principes de la politique et des formes de gouvernement chez les Grecs […] ? »

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Essences et leur organisation selon l'ordre de l'intelligible ». Sans préjuger des autres questions soulevées par Aristote, dans quelle mesure, donc, l'intelligible peut-il être appréhendé par les seuls dogmes religieux (ici islamiques) ? *In fine*, qu'il y ait ou non prévisibilité de la pensée et de l'action, pour les étudiants d'origine arabe et / ou de confession islamique, quand l'objet d'étude touche de près au sacré, ne doit-on pas estimer que la « pleine réussite » risque de faire défaut dans la mesure où les discours ne sont pas philosophiquement « vrais », mais fabriqués – artificiellement – pour correspondre à des schémas mentaux existants et des présupposés religieux astreignants.

Aristote, pour finir, avait remarqué que, contrairement aux animaux, la voix de l'Homme sert à articuler un discours (*logos*) grâce auquel il discute, dispute et distingue ce qui est utile ou nuisible, juste ou inique. Cette capacité intellectuelle de l'Homme à raisonner, avec rationalité et sans limite, est-elle compatible avec une posture qui implique une soumission de la pensée à un horizon restreint de possibles, en raison de dogmes religieux sans appel[16] ?

La réflexion première sur les attentes des étudiants en langue arabe et civilisation arabo-islamique, pour être saisie avec finesse, mérite d'être liée à des questions plus larges, comme : l'islam est-il une religion ou une idéologie (Tibi 2005) ? L'islam est-il entré de plain-pied dans la modernité ? Force est de constater que le poids de la religion reste globalement fort, et que la séparation entre sacré et profane est parfois ténue. La langue arabe – la langue de la révélation (s'il en fut) – peut-elle exprimer un rapport moderne au monde (dans le sens d'un désenchantement) ? Devant ce qui est perçu comme des menaces identitaires, la préservation quasi névrotique d'un héritage culturel et religieux senti comme étant en péril ne peut qu'impliquer un repli sur soi, processus dans lequel ce qui est prévisible par transcendance se manifeste par le contrôle de l'imprévisible, par nature déstabilisant. Quant à l'imprévisible, il signifie seulement que l'on ne connaît pas exactement les modalités du prévisible qui, lui, se réitérera.

Pour conclure, peut-on identifier quelques raisons à cette absence prévisible d'imprévisible dans la pensée des étudiants qui ne dissocient pas apprentissage de la langue et de la civilisation arabes, et soumission au sacré ? Outre le poids du religieux, il y a aussi le fardeau des us et coutumes. Il faut également mentionner une tradition d'autoritarisme politique (dans le monde arabe) qui, quand il ne réprime pas ouvertement, pousse à l'autocensure, au rétrécissement de la liberté de pensée et au conformisme social (Valter 2018). Pour les locuteurs arabophones et attachés à la religion islamique, donc, quelle est la capacité à penser librement, loin de tout schéma mental contraignant ? Les arabophones réellement bilingues possèdent assurément plus de chances de relativiser le monde, perçu à travers deux systèmes linguistiques et cognitifs différents. Quant à ceux qu'on nomme parfois les « analphabètes bilingues », c'est-à-dire ceux qui ne maîtrisent pas l'arabe sans vraiment connaître le français,

[16]Le grand érudit égyptien Tâhâ Husayn (1889-1973) estimait pour sa part que la finalité de la vie humaine est la réalisation de la civilisation, à savoir le contrôle de la nature et de la vie par la seule raison, et il avait bien compris qu'humanisme, vertus civiques et démocratie étaient imbriqués, et qu'on ne peut donc penser librement dans un système oppressif, fût-il politique, social ou religieux.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

comment pourraient-ils imaginer librement le monde étant donné qu'ils ne possèdent parfaitement aucune clé langagière d'accès au savoir ?

Toutes ces réflexions – rapports entre langue et pensée, entre sacré et profane, entre tradition et modernité – pourraient être appliquées à d'autres situations, mais il semble néanmoins que le cas de l'arabe et de l'islam, bien que loin d'être unique, soit assez singulier, du moins chez beaucoup d'acteurs.

Bibliographie

Adûnîs (Adonis) (2010), *Fî hadîthi-hi li-al-Watan* (*Ses échanges avec [le journal] al-Watan*), propos enregistrés et présentés par Ismâ'îl Marwa, entrevue réalisée le 11.9.2010 à Jablé (Syrie), sans lieu, *al-Watan*.

Chatelet, François ; Duhamel, Olivier ; Pisier, Évelyne (dir.) (1995), *Dictionnaire des œuvres politiques* (3e édition), Presses universitaires de France, Paris.

De Diéguez, Manuel, *Et l'homme créa son Dieu*, Fayard, Paris, 1984.

Gibb, Hamilton, Alexander, Rosskeen, *Les tendances modernes de l'islam*, G. P. Maisonneuve et Cie, Paris, 1949.

Pérès, Henri, *La littérature arabe et l'islam par les textes. Les XIXe et XXe siècles* (6e édition), Adrien Maisonneuve, Paris, 1989.

Renan, Ernest, *Vie de Jésus*, édition établie, présentée et annotée par Jean, Gaulmier (première édition en 1863), Gallimard, Paris, coll. « Folio classique », 1974.

Tibi, Bassam, *Islam between Culture and Politics* (2e edition), Basingstoke (Hampshire) / New York, Palgrave Macmillan, 2005.

Valter, Stéphane (2006), « Le voile "islamique" : injonction sacrée ou pratique sociétale ? Critique de la compréhension littérale et fondamentaliste des données scripturaires », *in* Valter, Stéphane ; Barbiche, Jean-Paul (dir.), *Sociétés coloniales et sociétés modernes. Rencontres et syncrétisme, XVIe-XXIe siècles*, Éditions Le Manuscrit (Manuscrit Université), Paris, p. 249-317.

Valter, Stéphane (2018), « Religious Conflicts, Political Fights : Turmoil in the Middle East, Pragmatism in Southeast Asia », *Journal of Islamic Thought and Civilization* (Lahore, University of Management and Technology), vol. 8, No. 1, p. 1-23.

Zaidi, Ali, *Islam, Modernity, and the Human Sciences*, Palgrave, Londres / New York, 2011.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574